

MARIANNE DAUTREY

On meurt au travail, annonce le titre du nouvel ouvrage de Bertrand Ogilvie, *Le Travail à mort. Au temps du capitalisme absolu*. Réplique ironique, tragique aussi sans doute, de celui forgé jadis par Walter Benjamin (*Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Payot, 1982) et repris plus récemment par Martin Rueff (*Différence et identité*, Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel, Hermann, 2009). Quand Benjamin et Rueff s'attachent à décrire ce que le capitalisme puis le « capitalisme culturel » font au poète et au langage poétique, Ogilvie, lui, dans la suite de son ouvrage sur *L'Homme jetable* (Amsterdam, 2012), interroge ce que le « capitalisme absolu » fait au travail et ce que ce travail fait à la vie.

Si ce n'est apparemment pas une question de création poétique, du moins est-ce une question de langage et de création aussi, nous dit Ogilvie. Là se situe l'invention singulière de l'ouvrage, que le philosophe psychanalyste formalise en ponctuant son texte de séries photographiques réalisées par des artistes (Ashlam Shibli, Lewis Hine, Jeff Wall, Florian Fouché et Antonios Loupassis) ; là réside aussi la rigueur, la vigueur et la portée critique de son analyse placée, en couverture du livre, sous le signe du marteau qu'utilisait Antonin Artaud pour scandier ses phrases. Ce marteau est brisé. Symbole de l'outil de travail cassé ? Signe peut-être aussi d'un philosophe à coups de marteau rompu – à tous les sens du terme ?

Le nerf vital des travailleurs

C'est en philologue qu'il procédera, annonce Ogilvie, et il le fait méthodiquement : « travail » et « démocratie », « injustice » et « intolérable », « inévaluable », « singularité », tels sont les titres de ses chapitres. Il ne s'agit ni de viser une exhaustivité ni de faire système. D'un chapitre l'autre, nulle progression, mais autant d'approches différentes d'un même problème qu'il confronte à l'histoire de la philosophie et des sciences humaines, et déplace sur le lieu de la psychanalyse.

Quant aux photographies, elles ne prétendent pas illustrer son propos, même si les séries de la photographe palestinienne Shibli et de l'Américain Hine saisissent des situations de travail documentées par leurs légendes. Elles agissent bien plutôt comme des percées d'un autre langage, qui scandent et suspendent à la fois une réflexion sans cesse relancée, sans cesse requise par la même aporie lancinante : on meurt au travail et, pourtant, dans les représentations collectives comme dans l'expé-



Peinture murale à Montreuil (Seine-Saint-Denis), 2012. SERGE ATTAL/CIT'IMAGES

Le philosophe Bertrand Ogilvie pense le rapport au travail à l'heure du « capitalisme absolu »

Se tuer à la tâche ou s'en libérer

rience individuelle, le travail passe toujours pour le ressort d'une appropriation de soi et du monde, le vecteur de toute intégration sociale, de toute émancipation politique, de toute réalisation de soi, de toute vie proprement humaine. Peut-être est-ce pour cela que, désormais, les « accidents du travail » n'ont plus rien d'accidentel mais touchent le nerf vital des travailleurs. On se donne la mort au travail, aujourd'hui. Les vagues successives de suicides chez Renault, Orange ou à La Poste et celle, récente, au Japon, en attestent.

Une écriture de la lumière

Cette « ambivalence tragique » inscrit tout au long du texte d'Ogilvie une ligne de conflit. Si l'auteur reconnaît que le travail est censément le lieu d'un « écart », celui qui crée tout travailleur entre les processus de réalisation qu'on lui prescrit et les gestes qu'il invente pour effectuer sa tâche, si mécanique soit-elle, c'est pour noter que, désormais, les méthodes de management statuent sur les méthodes de travail et retirent au travailleur cet

espace d'invention qui en faisait le sujet libre de son travail. Le constat est historique : la puissance de destruction propre aux actuelles modalités du travail « excède infiniment les reconstructions analytiques et raisonnables qu'on en fait ». Les mots que les penseurs critiques utilisent pour la contrer n'ont plus prise, la vie « juste » arguée par Adorno ou la « reconnaissance » invoquée par Axel Honneth se réfèrent à un principe moral de la « justice » relogé dans un horizon hypothétique, ils omettent que la politique se pratique au présent, dans la contingence d'une conjoncture donnée.

C'est par un langage et par des actes sans finalité que Bertrand Ogilvie entend, plutôt que libérer le travail, libérer du travail. Dans son livre, ce chemin se fraie à coups de marteau sans doute, mais surtout par une écriture de la lumière, par ces photographies où, aux séries de Shibli, de Hine, de Jeff Wall, succède le beau désœuvrement des travaux de Florian Fouché et du Grec Loupassis. ■

LE TRAVAIL À MORT. AU TEMPS DU CAPITALISME ABSOLU, de Bertrand Ogilvie, L'Arachnéen, 212 p., 20 €.

Ces utopies dont rêvaient les Lumières